



HAL
open science

Histoire de l'art en France et Gender Studies : un mariage contre nature ?

Anne Creissels, Giovanna Zapperi

► **To cite this version:**

Anne Creissels, Giovanna Zapperi. Histoire de l'art en France et Gender Studies : un mariage contre nature ?. Perspectives. La revue de l'INHA, 2007, 4, pp.710-715. halshs-01759846

HAL Id: halshs-01759846

<https://shs.hal.science/halshs-01759846>

Submitted on 12 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Histoire de l'art en France et *gender studies* : un mariage contre nature ?

Anne Creissels et Giovanna Zapperi

Dresser une cartographie des *gender studies* dans l'histoire de l'art en France : l'entreprise n'est-elle pas désespérée ? Par rapport à d'autres pays européens, les universités françaises sont en effet particulièrement réfractaires à l'introduction de cette méthode au sein de leurs départements. Si des disciplines comme l'histoire, les sciences sociales ou les études littéraires semblent plus perméables à cette approche, l'histoire de l'art s'y est en revanche très peu intéressée. Les *gender studies* n'ont d'ailleurs pas spécifiquement à voir avec l'art. Pourtant, la transdisciplinarité qui les caractérise a fortement contribué au renouvellement de la discipline non seulement outre-Atlantique, mais aussi en Grande-Bretagne et en Allemagne. Quelles sont alors les raisons de ce manque d'intérêt, sinon de ce refus manifeste à l'égard d'une approche susceptible de remettre en question la discipline et sa méthode ?

De manière générale, en France, les *gender studies* apparaissent comme un produit importé des États-Unis, et cette perception joue sans doute un rôle important dans la méfiance qu'elles suscitent, car elles sont soupçonnées d'être *a priori* réductrices et partisans. Pourtant, doit-on le rappeler, les *gender studies* sont en partie issues du post-structuralisme français et de l'impact de penseurs tels Foucault, Derrida et Deleuze dans différents champs des sciences humaines aux États-Unis¹. Si ces auteurs ont été beaucoup lus dans les départements américains – y compris les départements d'histoire de l'art –, leur influence en France est bien moindre et se cantonne souvent au domaine de la philosophie. Par ailleurs, les *gender studies*, en tant qu'approches minoritaires du savoir, impliquent une critique du rationalisme et de l'universalisme républicain français, fondé sur l'idée d'un universel abstrait.

L'anti-féminisme qui caractérise la production et la diffusion du savoir en France, doublé

d'un anti-américanisme, a donc pour effet un retard considérable dans le débat intellectuel, notamment dans son inscription au niveau international. Pour preuve, le manque de traductions d'ouvrages essentiels, ou leur diffusion tardive, comme *Gender Trouble*, de Judith Butler, traduit quinze ans après sa sortie aux États-Unis². De plus, les ouvrages en langues étrangères sont peu lus en France, marque d'une forme d'autosuffisance et d'un repli certain.

Comment la France, pays des droits de l'homme et d'un féminisme actif dans les années 1970, a-t-elle pu devenir à ce point fermée aux questionnements sur le *genre* ? Un retour sur les enjeux et controverses du féminisme est sans doute nécessaire pour définir le fond théorique sur lequel viennent s'inscrire, pour ne pas dire se heurter, les *gender studies*.

Universalisme, différencialisme et post-féminisme

Le féminisme a été partagé, en France, dès les années 1970, entre deux grands courants : l'un, universaliste, marqué par la figure de Simone de Beauvoir³, l'autre, différencialiste, inspiré par la psychanalyse (et le courant lacanien en particulier) dont participent les écrits de Luce Irigaray ou Antoinette Fouque⁴.

Cette opposition a été réactivée, lors du débat sur la parité, entre Élisabeth Badinter et Sylviane Agacinski. L'auteur de *XY, de l'identité masculine*⁵ défendait une position universaliste profondément anti-essentialiste, alors que Sylviane Agacinski, prenant position contre Simone de Beauvoir, insistait, dans *Politique des sexes*⁶, sur l'androcentrisme de ce prétendu universalisme et sur la nécessité de prendre en compte le fait qu'il y a deux versions de l'humain.

Une telle polarisation universalisme/différencialisme, menant à des positions tranchées, cristallise exemplairement la difficulté qu'il y a en France à sortir d'un système de pensée binaire et à envisager des solutions au-delà de la seule alternative unité/dualité. En effet, pour certaines féministes matérialistes, dès qu'il est question de différence, on ne peut parler que d'essentialisme⁷. Et, de fait, les théories de la différence sont, en France, souvent teintées de nature ou d'essence.

Dans les pays anglo-saxons, il est envisageable de tenir une position autre. Des auteures telles

Judith Butler ou Donna Haraway témoignent de cette orientation qui participe aussi d'une réévaluation de la norme⁸. Mais il est vrai que chacune à sa manière manifeste le dépassement d'un strict féminisme, affirmant plus volontiers une position post-féministe. Dans le *Dictionnaire critique du féminisme*, Françoise Collin, à propos des théories de la différence des sexes, met justement l'accent sur la nécessité de dépasser l'opposition unité/dualité, dans une perspective postmoderne de déplacement des identités⁹.

Sans doute les *gender studies* entrent-elles davantage dans le cadre d'une pensée post-féministe, questionnant la masculinité au même titre que la féminité. Elles relèvent plus largement des *cultural studies* qui abordent également la question de la race ou la question post-coloniale. Par rapport aux *gender studies*, les *queer studies* marquent encore une étape supplémentaire dans le dépassement de la polarisation masculin/féminin (dont le genre comme le sexe peut participer) et dans la déconstruction de l'hétérosexualité normative.

Féminisme, étude des rapports sociaux de sexe, *gender studies*, *queer studies* : les termes varient et les perspectives, effectivement, divergent. Les écueils, eux, demeurent : risque de spécifier, d'exclure, de réinstaurer des catégories. Bien qu'on puisse toujours percevoir les limites de toute entreprise visant à la remise en question de la norme et à la définition de la complexité des relations humaines, il faut reconnaître à ces approches le mérite d'œuvrer pour une dénaturalisation du rapport à l'autre, en quoi elles s'affirment comme des outils critiques d'analyse susceptibles de réévaluer les présupposés du savoir. Le questionnement sur le genre apparaît en ce sens indissociable de l'avancée des sciences humaines.

Les sciences humaines travaillées par la question du genre

Globalement peu populaire en France, la question du genre et des rapports sociaux de sexe est tout de même en partie intégrée par l'histoire, l'anthropologie, la philosophie, la sociologie ou encore la psychanalyse. Un détour par les travaux engagés dans ces domaines permet ainsi de relativiser le constat d'absence auquel on parvient très vite si l'on s'en tient à la seule histoire de l'art.

L'historicisation de notions telles la femme, la différence des sexes est sans doute au centre de la dénaturalisation des rapports hommes/femmes propre aux *gender studies*. Dans ce sens, on peut noter l'importance des travaux de Michelle Perrot qui a dirigé en collaboration avec Georges Duby *L'histoire des femmes en Occident de l'Antiquité à nos jours*, vaste entreprise permettant une contextualisation et la remise en question d'un « éternel féminin »¹⁰. De son côté, Geneviève Fraisse, en établissant une « histoire de la différence des sexes », pratique ce que Foucault avait désigné (concernant la sexualité) comme une « archéologie critique du savoir »¹¹. Les ouvrages de Françoise Collin, relectures critiques des grands philosophes, permettent également de mesurer l'impact souterrain de la question de la différence des sexes dans des pans entiers du savoir¹².

Des colloques, souvent interdisciplinaires, ont marqué des tournants dans la réflexion sur le genre en France. « Sexe et genre », organisé en 1989 par le CNRS, a souligné l'importance d'aborder la réalité en termes de rapports sociaux de sexe plutôt qu'en termes de nature, le genre ayant trait davantage à la différenciation (comme processus) qu'à la différence des sexes (comme état)¹³. « L'invention du naturel » en 2000, a interrogé la notion de nature dans les sciences¹⁴.

Les études littéraires ont aussi ouvert la voie en France à un questionnement singulier sur les liens entre le féminin, l'écriture et la créativité. Cette approche (on pense ici aux écrits d'Hélène Cixous, ou de Catherine Clément et Julia Kristeva¹⁵) manifeste explicitement une prise en compte du genre. En témoigne le Centre d'études féminines et d'études de genre(s) à Paris VIII, fondé en 1974 par Hélène Cixous, proposant un master « Genre(s), pensées de la différence, rapports de sexe » et un doctorat « Études féminines ». À Bordeaux, l'ERCIF (Équipe de recherche « Créativité et imaginaire » des femmes) poursuit depuis 1985, dans une perspective similaire, des recherches sur le féminin dans les arts et la littérature, organisant régulièrement des colloques internationaux.

Ce type d'approche oblige à s'interroger sur ce qui relève au sens strict des *gender studies* et ce qui participe, plus largement, d'un questionnement sur l'identité sexuée. Dans le domaine de

la psychanalyse, l'ouvrage collectif *Bisexualité et différence des sexes*, paru en 1973, en confrontant théories psychanalytiques et cas cliniques (en particulier de pseudo-hermaphrodites) engage ainsi à une réflexion dense sur la question de la différence des sexes¹⁶.

L'anthropologie, par définition, aborde les rapports sociaux de sexe et le genre constitue, dans cette discipline, comme en sociologie, une catégorie d'approche de première importance. Citons, entre autres, les séminaires à l'École des hautes études en sciences sociales d'Éric Fassin ou encore d'Agnès Fine en anthropologie sociale et historique¹⁷.

Traductrice de Monique Wittig, Marie-Hélène Bourcier, sociologue, a contribué à introduire les approches gays et lesbiennes ainsi que *queer*, encore plus que minoritaires en France¹⁸. Elle assure à l'EHESS un séminaire intitulé « Théories et politiques queers ». À cet égard, la revue *Multitudes*, qui paraît depuis 2000, permet d'actualiser en France des débats activés depuis longtemps outre-Atlantique, non seulement sur le genre, le *queer* mais encore sur le post-colonial (encore largement ignoré).

Parmi les publications régulières en France relevant des *gender studies*, on ne peut omettre de citer *Les cahiers du genre*, anciennement *Cahiers du GEDDISST* (Groupe d'études sur la division sociale et sexuelle du travail) dont le dernier numéro « Genre, féminisme et valeur de l'art » porte sur les théorisations féministes de l'art (fig. 1). Paraissant depuis 1992, ils mettent l'accent sur les débats théoriques relatifs aux rapports sociaux de sexe et de pouvoir. La revue *CLIO. Histoire, Femmes et Société*, qui paraît quant à elle depuis 1995, est spécialisée dans l'histoire



sociale des femmes et du genre, couvrant toutes les périodes de l'histoire. Concernant l'accès aux données, citons principalement la Bibliothèque féministe Marguerite Durand et le Catalogue collectif GENRE, commun aux centres de documentation Louise Labé (Lyon), Simone-SAGESSE

(Toulouse) et CEDREFF (Paris).

Au niveau des institutions, le RING (Réseau interuniversitaire et interdisciplinaire national sur le genre), créé en 2001 à l'initiative d'un collectif d'universitaires et de différents centres de recherche¹⁹, fédère de nombreux groupes ou associations tels EFIGIES (Études féministes, genre, sexualités). La création, en 2006, de l'Institut Émilie du Châtelet (pour le développement et la diffusion des recherches sur les femmes, le sexe et le genre) constitue, dans ce sens, un symbole fort. Cette fédération de recherche qui rassemble dix institutions²⁰ entend « combler le retard en France en matière d'études sur les relations hommes-femmes et la contrainte de genre ».

Volontairement transdisciplinaire, l'Institut Émilie du Châtelet réunit des représentants de nombreux domaines (sciences, sciences sociales, sciences de l'éducation...). Mais, de manière étonnante, l'histoire de l'art en est la grande absente. En effet, si l'histoire d'une part, et les arts plastiques et arts vivants d'autre part, sont représentés, aucun(e) historien(ne) de l'art ne fait partie du comité scientifique : détail ou symptôme ?

Quid de l'histoire de l'art ?

Cette absence, dont les raisons sont multiples, illustre bien les difficultés que traverse l'histoire de l'art en France pour sortir d'une certaine marginalité par rapport aux autres sciences humaines – difficultés auxquelles l'INHA est notamment appelé à répondre. Traditionnellement marquée par un élitisme et un conservatisme dans le milieu des musées, et par une approche essentiellement formaliste ou historiciste, dans celui des universités, l'histoire de l'art française a été très peu perméable aux influences extérieures. Deux points émergent à notre sens comme étant au cœur du retard de l'histoire de l'art en France, par rapport à d'autres pays, dans l'intégration d'une approche intégrant le genre : la transdisciplinarité et la dimension politique. Il faut cependant souligner que ce retard ne concerne pas exclusivement les rapports de l'histoire de l'art avec les *gender studies*, mais la discipline dans son ensemble, une discipline qui, en France, apparaît particulièrement marquée par son absence de dynamisme et sa difficulté à produire des discours innovants.

L'approche formaliste et positiviste, ainsi

1. Couverture du numéro 43/2007 des *Cahiers du genre* : « Genre, féminisme et valeur de l'art ».

que l'imposition de découpages historiques souvent bien trop rigides, empêchent l'introduction d'une dimension transdisciplinaire aussi bien que transhistorique. Il semble par conséquent tout bonnement impensable d'aborder l'art « ancien » à l'aide d'outils « contemporains » tels la psychanalyse ou les *gender studies*. Par ailleurs, la mode, la publicité, les arts du spectacle ou d'autres domaines inhérents à l'image, susceptibles d'ouvrir des perspectives dans l'étude des objets proprement artistiques, sont rarement intégrés aux recherches en histoire de l'art.

Les *gender studies* ne constituent pas une discipline en soi – malgré ce que l'on pourrait penser, et ce qui est souvent proposé, par l'institution même de départements portant cet intitulé – mais plutôt une méthode qui intervient de façon à la fois critique et productive, à l'intérieur des différents champs du savoir. Aborder l'histoire de l'art dans la perspective des *gender studies* signifie évidemment abandonner la tour d'ivoire de l'auto-référentialité pour inscrire l'art dans la complexité des rapports sociaux, dans ses contextes historiques et culturels, et dans la production de sens et d'idéologies.

L'introduction des outils critiques et théoriques proposés par les *gender studies* implique ainsi un questionnement des fondements de la discipline à travers une critique féministe, ce qui revient, simultanément, à politiser ce champ de la production du savoir, en pointant son inscription dans des hiérarchies et dans des structures de pouvoir qui échappent souvent aux acteurs même de la discipline.

Or, l'histoire de l'art en France peine à reconnaître la dimension sociale, culturelle et politique de la production artistique, ainsi que les rapports entre les domaines esthétique et politique. Il n'existe aucun centre équivalent à celui dirigé par Griselda Pollock à Leeds (CATH : Cultural Analysis, Theory & History) ou à l'ASCA (Amsterdam School for Cultural Analysis) où enseigne Mieke Bal. La création en 2006 du groupe de recherche ACEGAMI (Analyse culturelle et études de genre/art, mythes et images), accueilli par le CEHTA (Centre d'histoire et théorie des arts) dans les locaux de l'INHA correspond ainsi à la volonté de combler un manque criant. Permettant de fédérer en France des doctorants et chercheurs sinon isolés, le groupe poursuit ses activités sous la forme d'un séminaire collectif de

l'EHESS articulant analyse culturelle des images, théories de l'art et études de genre ou (et) post-coloniales.

L'absence est également manifeste dans les périodiques. Aucune revue ne rend compte de cet aspect de la recherche et les revues plus générales sur l'art se font rarement l'écho de ces approches. Seule exception, *Blocnotes : art contemporain*, qui articulait exemplairement art, théorie et genre – cette revue, publiée entre 1992 et 1999, n'a malheureusement pas d'équivalent actuel. Concernant les fonds documentaires, la bibliothèque de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, dans un rayon « Femme », rend accessible nombre d'ouvrages en langue anglaise sinon difficilement trouvables.

Les rares événements, colloques ou expositions en France ouvrant l'histoire de l'art aux *gender studies*, malgré leur importance qualitative et l'engagement de leurs promoteur(e)s, expriment surtout le désir de combler un manque, et leur ambition est souvent rétrospective. Le colloque « Féminisme, art et histoire de l'art », organisé en 1990 par Yves Michaud à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, a ainsi eu le grand mérite de rendre accessible en France ce type d'approche, mais son impact dans le débat international est quasi inexistant, le propos général étant limité au constat du retard français sur ces thèmes et d'une réception difficile²¹.

L'exposition *Féminin/Masculin. Le sexe de l'art* au Centre Georges Pompidou en 1994 représente sans doute l'événement le plus important ayant eu lieu en France, au moins du point de vue des moyens impliqués et des ambitions institutionnelles²². Mais cette manifestation, qui a choisi de mettre au centre la question du sexe au détriment de celle du genre, a témoigné de sa réticence à introduire une approche réellement féministe – notamment dans le choix de la majorité des contributeurs au catalogue – et sa difficulté à affirmer un point de vue innovant dans le débat intellectuel international sur la question de la différence des sexes.

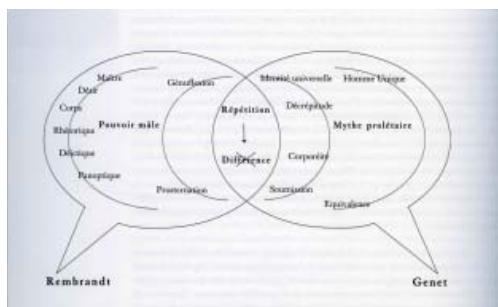
Depuis une dizaine d'années, un certain nombre d'expositions d'art contemporain ont exploré les rapports entre le féminisme et la production artistique des dernières décennies, en se concentrant souvent – mais pas de manière exclusive – sur le travail d'artistes femmes, notamment françaises²³. Ces expositions ont le mérite

indéniable de faire émerger ce qui tend à rester occulté en raison du sexisme qui caractérise le milieu artistique et particulièrement le marché de l'art. L'ouvrage récent d'Élisabeth Lebovici et Catherine Gonnard, *Femmes artistes/artistes femmes*, constitue à cet égard la première



étude historique faisant état de la situation des femmes artistes en France depuis la fin du XIX^e siècle, en retraçant en particulier l'histoire refoulée des collectifs et des expositions féministes dans les années 1970 (fig. 2)²⁴. Cependant, outre ces exemples qui expriment avant tout la nécessité de réévaluer le travail des femmes, très peu d'études ou d'expositions en France ont utilisé les méthodes des *gender studies* pour repenser l'histoire de l'art au-delà des questions concernant directement le féminisme et les artistes femmes.

De ce point de vue, le travail de Régis Michel est tout à fait exemplaire. Les deux expositions dont il a été commissaire au Musée du Louvre ont marqué, par leur originalité et une prise de risque intellectuelle certaine, un point de vue véritablement innovant dans le domaine. L'exposition *Posséder et détruire* de 2000 – sous-titrée *Stratégies sexuelles dans l'art occidental* – avait le plus directement à voir avec une révision de l'histoire de l'art par les outils théoriques du féminisme et des *gender studies*²⁵. Usant de façon originale – y compris par rapport à ses collègues anglo-saxons – de la psychanalyse lacanienne et de la *French theory*, R. Michel proposait de voir les rapports de



force entre les sexes comme un des paradigmes qui traversent l'histoire de l'art occidental. Plus précisément, l'exposition définissait une économie des images, occidentale et chrétienne, dans laquelle la sexualité n'est représentable que sur le mode de la violence (fig. 3).

Si, mis à part ce que l'on vient d'évoquer, il est bien difficile de citer des noms d'historien(ne)s de l'art français(es) travaillant dans le domaine des *gender studies*²⁶, quelques-unes des approches croisent par certains aspects ces questions et sont susceptibles d'engager un dialogue productif avec les *gender studies*, notamment auprès des nouvelles générations d'historien(ne)s de l'art. C'est à partir de ce dialogue, dont les modalités sont encore en voie de définition, que l'on pourrait esquisser les particularités de la recherche dans ce sens en France.

On citera en guise d'exemple les travaux d'hellénistes tels Françoise Frontisi-Ducroux et François Lissarrague qui proposent une lecture des images bien souvent attentive à une dimension sexuée²⁷. Au sein de l'EHESS, la remise en question des présupposés de la discipline et les approches anthropologiques (notamment warburgiennes) de l'image ont été particulièrement développées, ouvrant des perspectives sur la question des rapports sexués au sein de l'art²⁸. La dimension transdisciplinaire, qui caractérise souvent les enseignements dans cette institution, joue certainement un rôle crucial, par sa capacité d'innovation et de remise en question productive. À cet égard, les expositions proposées par Jacques Derrida, Julia Kristeva ou encore Hubert Damisch dans le cadre des « Partis pris » du Musée du Louvre ont manifesté une réelle ouverture dans l'approche des images.

Ces différents chercheurs, dont l'originalité ne cède en rien à l'engagement intellectuel, ont pris le risque de l'interprétation sans abandonner la rigueur historique et philologique. En quoi, ils engagent à penser qu'une pratique renouvelée de l'iconologie est non seulement possible mais souhaitable et que l'histoire de l'art a tout à gagner d'une confrontation avec les *gender studies*.

1. Voir, à ce propos François Cusset, *French Theory. Foucault, Derrid, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, 2003.

2. Judith Butler, *Gender Trouble*, New York/Londres, 1990

2. Catherine Gonnard, Élisabeth Lebovici, *Femmes artistes/artistes femmes*, Paris, 2007, p. 259.

3. Genet selon Rembrandt, schéma dans Régis Michel, *Posséder et détruire*, (cat. expo., Paris, Musée du Louvre, 2000), Paris, 2000, p. 78.

(trad. fr. : *Trouble dans le genre: pour un féminisme de la subversion*, Paris, 2005).

3. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Paris, 1949.

4. Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, 1977 ; Antoinette Fouque, *Il y a 2 sexes, essais de féminologie 1989-1995*, Paris, 1995.

5. Élisabeth Badinter, *XY, de l'identité masculine*, Paris, 1992.

6. Sylviane Agacinski, *Politique des sexes*, Paris, 1998.

7. Christine Delphy, « Le French Feminism comme idéologie de la différence », dans *Blocnotes*, n° 10, septembre-octobre 1995, p. 28-39.

8. Donna J. Haraway, *Simians, Cyborgs, and Women. The Reinvention of Nature*, Londres, 1991.

9. Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène le Doaré, Danièle Senotier, *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, 2000 (2004).

10. Georges Duby, Michelle Perrot éd., *L'histoire des femmes en Occident de l'Antiquité à nos jours*, 5 vol., Paris, 1992. Voir également : Michelle Perrot, *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, 1998.

11. Geneviève Fraisse, *La différence des sexes*, Paris, 1996.

12. Françoise Collin, *Le différend des sexes. De Platon à la parité*, Nantes, 1999.

13. Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail, Hélène Rouch éd., *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, 1991.

14. Delphine Gardey, Ilana Löwy éd., *L'invention du naturel : les sciences et la fabrication du féminin et du masculin*, Paris, 2000.

15. Hélène Cixous, *Entre l'écriture*, Paris, 1986 ; Catherine Clément, Julia Kristeva, *Le féminin et le sacré*, Paris, 1998.

16. Jean-Bertrand Pontalis éd., *Bisexualité et différence des sexes*, Paris, 1973.

17. Éric Fassin, séminaire « Actualité sexuelle. Politiques et savoirs du genre, de la sexualité et de la filiation » (EHESS ; en collaboration avec Michel Feher, philosophe, et Michel Tort, psychanalyste) ; Agnès Fine, séminaire « Construction sociale des sexes et parenté » et « La dimension sexuée de la vie sociale » (EHESS).

18. Marie-Hélène Bourcier, *Queer zones. Politique des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, 2001.

19. Principalement Paris VII (CEDREF : Centre d'enseignement, de documentation et de recherches pour les études féministes, organisateur initial du projet), Paris VIII, Lyon 2 et Toulouse le Mirail, en association avec le GERS (Genre et rapports sociaux [CNRS]).

20. Le Museum national d'histoire naturelle, le CNRS département Homme et Société, l'Institut national d'études démographiques (INED), le Conservatoire national des arts & métiers (CNAM), la Fondation nationale des sciences politiques (FNSP), l'université Paris 7-Denis Diderot, l'université Paris X-Nanterre, l'université Paris-Sud XI, l'École des hautes études en sciences sociale (EHESS) et HEC Paris.

21. Yves Michaud éd., *Féminisme, art et histoire de l'art*, Paris, 1994.

22. *Féminin/Masculin, le sexe de l'art*, Marie-Laure Bernadac, Bernard Marcadé éd., (cat. expo., Paris, Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou, 1995-1996), Paris, 1995.

23. Citons principalement : *Vraiment féminisme et art*, Laura Cottingham éd., (cat. expo., Grenoble, Centre national d'art contemporain, 1997), Grenoble, 1997 ; *Revolt, She said !*, Rennes, La Criée-Centre d'art contemporain, 2006 et *2 ou 3 choses que j'ignore d'elles*, Metz, Fonds régional d'art contemporain de Lorraine, 2007.

24. Catherine Gonnard, Élisabeth Lebovici, *Femmes artistes/artistes femmes*, Paris, 2007.

25. *Posséder et détruire*, Régis Michel éd., (cat. expo., Paris, Musée du Louvre, 2000), Paris, 2000.

26. Ceci sans oublier l'importance des travaux de jeunes historiennes de l'art comme Anne Lafont ou Elvan Zabunyan qui ont largement eu recours aux *gender studies* dans leurs propres recherches, ou l'engagement de Laurence Bertrand-Dorléac dans un dialogue productif et critique avec cette méthode, aussi bien que les travaux en cours de nombreuses doctorantes dans ce domaine.

27. Voir en particulier : Françoise Frontisi-Ducroux, « Le sexe du regard », dans Paul Veyne, François Lissarrague, Françoise Frontisi-Ducroux, *Les mystères du gynécée*, Paris, 1998, p. 199-276.

28. Pour les approches relevant d'une anthropologie des images, voir notamment : Georges Didi-Huberman, *Ouvrir Vénus*, Paris, 1999 ; Giovanni Careri, *Gestes d'amour et de guerre*, Paris, 2005 ; en ce qui concerne une remise en question de l'histoire de l'art en tant que discipline, voir Éric Michaud, *Histoire de l'art. Une discipline à ses frontières*, Paris, 2005.

Anne Creissels, CEHTA/EHESS, ACEGAMI,
annecreissels@freesurf.fr

Giovanna Zapperi, CEHTA/EHES, ACEGAMI,
g.zapperi@gmail.com